

JULIEN FREU

Ce qui est enfoui

roman

ACTES SUD

Pour Angeline, Amélie, Judith et Lise.

Toute particule a son anti-particule avec laquelle elle peut s'annihiler.

Ainsi, il pourrait exister des anti-mondes, peuplés d'anti-gens, constitués d'anti-particules.

STEPHEN HAWKING,
Une brève histoire du temps.

PREMIÈRE PARTIE

1990

Home, boy
Home, boy
Everybody needs a home

IGGY POP, *Home*

Ben s'engage sur le chemin de terre qui s'éloigne du gymnase, à l'arrière du collège d'Estanville. C'est un tunnel de verdure, de détritux et de broussailles. Le vent d'automne agite des lambeaux de sacs en plastique retenus par les ronces. De grands arbres le bordent et leurs branches nues projettent des ombres rampantes, fines comme des os. Le crépuscule s'étend, et Ben est seul.

Le jour de la rentrée, on les avait tous réunis sous le préau et le proviseur avait dit :

— Bienvenue à tous. En cette nouvelle année, je voudrais que nous ayons une pensée pour Alexandre Carn. Je voudrais que nous priions ensemble pour qu'il soit retrouvé sain et sauf. Je tiens à vous rassurer : vous êtes en sécurité. Vous n'avez aucune raison de vous inquiéter. La gendarmerie surveille les entrées et fait des rondes régulières. Mais respectez cette règle simple : ne vous aventurez pas dans les bois et les champs qui nous entourent. Ne vous éloignez pas de la route. Et surtout, ne soyez jamais seuls.

C'était une injonction absurde. Les gamins comme Ben étaient *seuls*. C'était leur caste. Ils ne portaient pas les bons vêtements. Ils n'écoutaient pas la bonne musique. Ils n'avaient pas la bonne coupe de cheveux.

Ben avait fini sa journée par deux heures de sport, une matière inventée pour humilier les enfants comme lui. Il était de ceux qu'on ne choisissait que par défaut. Assis sur les gradins de bois, le ciel pressé contre les hautes fenêtres, il avait espéré qu'on veuille bien de lui. Les yeux rivés sur les lignes

bleues, violettes et vertes du terrain de hand, Ben avait prié pour résulter d'un choix. Quand le capitaine de l'équipe A l'avait désigné, une joie sincère l'avait envahi. Il n'était pas le plus gros. Il n'était pas le plus naze. Il en restait deux qui attendaient encore. Ben ressentait du mépris pour eux en même temps qu'il les plaignait.

Il marche sur des branches brisées. Il foule de mauvaises herbes. Ben dépasse le Point Secret, cette zone dégagée, cette arène où s'affrontent les troisièmes après les cours, et s'engouffre plus avant dans l'obscurité du chemin. La putréfaction de la terre dégage une odeur puissante, comme celle d'un gibier. Ben porte un sweat à capuche rouge sang. Il pue la sueur. Et il a peur.

Les bus sont alignés sur le parking. Les portes du collège s'ouvrent. Les gosses sortent en braillant. Les plus âgés fument des cigarettes – des Marlboro, des Chesterfield ou des Gitanes rouges – en prenant la pose. Ils se dressent sur leurs mobylettes, des Ciao et des Peugeot 103. Les plus cool les ont trafiquées de pots Ninja et de fourches chromées. Les sixièmes ramassent des coups d'épaule, s'ils s'approchent trop près.

Les collégiens attendent dans le froid que les chauffeurs de bus leur ouvrent les portes. Ils se jettent des coups d'œil et se jaugent. Ils parlent fort et s'insultent. Ils portent des bonnets, des doudounes ou des duffle-coats. Ils ont des Nastase et des Air Jordan aux pieds. Il y en a quelques-uns avec d'immondes contrefaçons, ils appartiennent à une communauté maudite, celle des nazes et des débiles – des intouchables. Les filles discutent entre elles. Elles forment des alliances. Des amitiés s'échafaudent, se brisent et la jeune nuit d'automne dissout leur univers. Il y a un fourgon de la gendarmerie garé de l'autre côté de la route.

Ben avait beau eu courir, personne ne lui avait fait la moindre passe. À quelques secondes de la fin du match, il s'était jeté sur le ballon pour l'intercepter, sans réaliser que Steve Larimi, le chef de la bande du garage, allait le saisir. Ben lui était rentré dedans à pleine vitesse, le faisant valdinguer en touche.

— Putain, je vais te crever, le gros ! avait hurlé Steve.

Ben n'avait eu d'autre choix que de fuir dès le coup de sifflet final et d'emprunter le chemin de terre à l'arrière du gymnase. De s'y engouffrer seul, dans l'humidité de la nuit naissante.

Les chauffeurs mettent le contact et les bus crachent des cirrus de monoxyde de carbone. Les gosses entrent et piaillent, rendus à moitié fous par huit heures de cours, de menaces, d'humiliations. Ils s'assoient selon des codes précis : pas question de se mettre au fond du bus, à la place des caïds, c'est un coup à se faire taillader au cutter. Les collégiens parlent de la dernière interro. La leçon est bien entrée dans leur crâne : leur vie tout entière se joue là, maintenant. On est fin octobre et il faut s'accrocher. On peut se faire dégager en CAP plomberie, tourneur-fraiseur ou secrétariat si on n'a pas intégré les théorèmes de quelques Grecs anciens, les arcanes qui régissent les participes passés ou les étranges monologues de Chris Madigan, ce type qui vit in a *pleasant suburb called Wimbledon* avec sa *sister Jenny* et qui est *fond of music*.

Assis au sixième rang, Guilhem et Jérémie attendent que le bus les dépose dans leur lotissement d'Encielle.

— Ils t'ont chopé aujourd'hui ? demande Guilhem.

— Je me suis planqué toute la journée, répond Jérémie.

— Tu passes demain après-midi, d'accord ? J'ai un truc à te montrer.

— C'est quoi ?

— Tu passes ? demande Guilhem.

— OK. Je viendrai.

Ben marche et la forêt s'est refermée autour de lui. Il aperçoit au loin les lueurs des premiers réverbères. Il marche un peu plus vite. Il y a des ordures dans les fossés, un cadavre de gazinière mangé par la rouille. Sa respiration est figée, cotonneuse dans l'air glacé.

Soudain, la terre craque dans son dos.

Ben s'arrête et se retourne. Il respire fort et le sang lui monte aux tempes.

Quelqu'un le suit. Il y a quelqu'un qui se cache derrière le virage. Son pavillon n'est plus qu'à deux cents mètres à vol

d'oiseau. Ben se remet à marcher, mais tout son être est aux aguets. Ses sens sont des radars qui balaient l'obscurité et étudient l'odeur de pourriture qu'exhalent les sous-bois. Il perçoit un mouvement, dans son dos. La peur et le froid compressent ses poumons. C'est avant tout une rumeur, un bruissement de feuilles mortes qui se précipite sur lui. Ben laisse libre cours à sa terreur. Il galope. Il serre les mâchoires. Son cartable est trop lourd. Il sent le cuir des lanières supplicier ses épaules. Quelqu'un court derrière lui. Ben n'arrive pas à se retourner. Il hurle. Il est projeté sur le bas-côté.

Et puisque tout cela ressemble à un mauvais rêve, la nuit le dévore tout entier.

Il le regarde, fasciné. Guilhem a ouvert le tiroir de la commode en mesurant ses gestes, en préparant son effet. L'œil noir du canon les fixe. Et si la pièce est noyée d'une belle lumière d'automne, le Magnum 38 Spécial ne reflète aucune lueur : une ombre chromée, avec toute la ciselure du danger et de la mort possible.

— Putain...

C'est plus un souffle qu'autre chose, dans la gorge de Jérémie.

— Moi je te le dis, s'ils t'embrouillent encore, deux balles dans la face, comme Charlie Sheen dans...

— *Navy Seals*.

— Exact.

Guilhem adore les films d'action. Les mercredis après-midi, avec Jérémie, ils regardent sur le magnétoscope familial les exploits de Sylvester Stallone, de Jean-Claude Van Damme et de Steven Seagal. Ce sont des gosses de onze ans qui ne savent rien de la chute du Mur. Il leur en reste des images indistinctes. Un silence et une tension devant le téléviseur. Des foules fracassant à coups de masse et de pioche un béton tagué, et un type qui joue du violoncelle, tout cela n'a aucun sens. La vérité que leur renvoie leur séance hebdomadaire de cinéma américain est plus simple à appréhender : les Soviétiques sont partout, des enfoirés retors, huilés et vicieux. Leur péter la gueule demeure d'une cruciale importance.

Le monde est en train de changer, d'accoucher de nouvelles frontières, de se disloquer en territoires inédits. Mais sur le magnétoscope de Guilhem, dans la ferveur des mercredis

après-midi, alors que Stallone libère à lui tout seul l'Afghanistan de l'envahisseur communiste, que Chuck Norris dézingue du Viêt-minh à la pelle, on est encore en pleine guerre froide.

Guilhem se saisit du flingue, pivote sur lui-même et braque son reflet dans la baie vitrée.

— C'est simple, deux balles dans la peau, à ces fumiers.

— Il est chargé ? demande Jérémie.

— Qu'est-ce que tu crois, putain ?

Guilhem ne plaisante pas. C'est un petit merdeux d'un mètre quarante-quatre, un brun avec une raie sur le côté. Un gosse au sang froid et au regard fou.

La semaine dernière, il avait fait ce truc insensé dans la cour du collège, quand ils avaient croisé ce type qui les dépassait de vingt bons centimètres, une masse inquiétante qui les toisait de toute son autorité d'élève de troisième. C'était une règle tacite et immuable : ces deux petits cons lui devaient le respect le plus strict.

— Combien tu crois qu'il pèse, ce gros ? avait demandé Guilhem.

Jérémie s'était figé. Le gars s'était avancé vers eux.

— C'est de moi que tu parles, enfoiré ?

— C'est de ta mère que je parle, enfoiré.

Guilhem l'avait dévisagé, un sourire en coin. Une menace mortelle avait illuminé ses pupilles. Le troisième avait jeté un coup d'œil autour de lui, hésité une seconde et opté pour le retrait. Guilhem était resté immobile, souriant toujours, triomphal.

— Faut pas te laisser embrouiller, tu vois, c'est la règle.

Jérémie n'en était pas revenu. Il avait assisté à un acte hautement miraculeux, à un fait d'armes. Une revanche pour tous les sixièmes. Pour tous ces mômes qui tentaient de survivre dans ce qui s'apparentait, à ses yeux, au quartier de haute sécurité d'une prison turque. Il en était resté sur le cul.

Guilhem range le Magnum 38 Spécial dans le tiroir.

— Te laisse pas emmerder, Jérémie. Défends-toi.

— Mais comment ?

— Faut les prendre par surprise. Comme pour le tunnel.

— De quoi tu parles ?

— Le tunnel, tu sais, avec les Anglais.

— Le tunnel sous la Manche ?

— Ouais. On y planque des troupes et hop, dès qu'ils percent le trou, on leur casse la gueule, voilà. On les envahit.

— Qu'est-ce que tu racontes, pourquoi tu veux envahir les Anglais ? demande Jérémie.

— Parce qu'on sait jamais. C'est comme les Allemands, tu vois pas ? Tu penses qu'ils se sont réunifiés pour gagner le Mondial ? Faut rester vigilant, Jérémie. Faut ouvrir l'œil.

— Je vois pas le rapport. Tu sais ce qui m'attend ? T'as déjà entendu parler du "supplice de la douche" ?

— Assez causé. Ça va commencer. Amène-toi.

Les deux enfants s'installent dans le canapé. Guilhem se saisit de la télécommande. Ils se calent devant la Cinq. Le générique de *V* apparaît à l'écran.

Jérémie et Guilhem appartiennent à l'aile dure de la Rébellion, la plus déterminée à casser la gueule de ces connards d'envahisseurs sauriens.

C'est un petit lotissement de banlieue, les pavillons s'alignent, tranquilles et funestes. Ils n'ont aucune idée des lâchetés, des joies et des drames qui se jouent derrière les portes closes. Tout ce qui les intéresse est de savoir si les extraterrestres reptiles finiront par se faire démolir par la Rébellion. Si la prof de physique, Mme Ficot (qu'ils appellent Vieille-Peau et qui gère ses élèves de sixième comme de dangereux multi-récidivistes), n'allait pas leur coller une de ses interros surprises surgies des enfers. Jérémie se demande quand la bande du garage finira par le coincer.

Le matin même, un joggeur retrouvait le cartable et les vêtements de Ben Ouvin, parfaitement pliés, au beau milieu du chemin derrière le collège. La veille au soir, ses parents avaient alerté la gendarmerie. Le rapprochement avec la disparition d'Alexandre Carn fut immédiatement établi. Le mode opératoire était similaire. Il allait falloir tenir une réunion publique. Appeler la population à la plus grande prudence.

Dans le vaisseau mère, les envahisseurs élaborent des plans pour exterminer l'humanité.

Jérémie rentre chez lui avant que le soir ne tombe.